

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 7 AOUT, 1879.

No. 49

L'HONNÊTE HOMME.

XVI

Quatre années après les événements qu'on a lus dans les chapitres précédents, il régnait dans la maison habitée par la famille Dorvilliers une de ces bruyantes et joyeuses agitations dues à un heureux événement dont on célèbre la venue. La bonne madame Dorvilliers, surtout, ne savait où donner de la tête, et on la voyait aller et venir, multiplier les ordres, et mettre elle-même la main à l'œuvre, avec une agitation toujours croissante; car l'heure s'approchait où les convives allaient arriver, et tous les préparatifs pour leur réception ne se trouvaient point terminés. Il ne faut point, du reste, accuser de ce retard la vieille Barbe, si ponctuellement exacte d'ordinaire. La fête était telle qu'on avait dû adjoindre à la vieille servante le cuisinier le plus célèbre de la ville: si bien qu'il était venu avec ses trois aides et ses deux marmiteux bouleverser tout dans l'office, et faire perdre la tête à la fidèle Barbe et à sa maîtresse.

Pour qu'elles eussent toutes les deux abdicqué de la sorte le sceptre culinaire, il fallait, certes, que la solennité qui réunissait tant de monde au logis fût grande et importante. Il ne s'agissait de rien moins en effet que de célébrer le baptême du second enfant d'Emile, et le mariage de Blanche avec Georges Valentin, veuf depuis deux ans. On était parti pour l'église, et madame Dorvilliers attendait le retour de la noce, que l'importance de ses soins domestiques ne lui avait pas permis d'accompagner à l'église.

En effet, le bruit des voitures qui revenaient se fit entendre, et le nombre de ces voitures était si grand que toute la rue s'en trouvait remplie. De la première qui s'arrêta devant la porte, il en descendit d'abord monsieur Dorvilliers: la joie semblait avoir rajeuni le bon vieillard: soutenu par le bras de son nouveau gendre et par le bras d'Emile, il put, sans trop de difficulté, marcher jusqu'à son fauteuil. Venait ensuite Blanche, charmante dans sa parure de mariée; chacun s'empressait autour d'elle

pour la féliciter et l'embrasser. Monsieur Valentin, avec une aimable gaieté, réclama, en sa qualité de beau-père et de vieillard, le privilège de lui donner le premier baiser, et monsieur Delloye s'écria que, puisque l'âge était un privilège, il réclamait, le second, l'honneur auquel le président se trouvait admis. Ils furent prévenus par madame Dorvilliers qui se jeta au cou de sa fille, et par Julie, la sœur amée de Blanche, qui, mariée elle-même depuis dix-huit mois à un jeune marchand de la ville, promettait bientôt, grâce à la rondeur de sa taille, les fêtes d'un nouveau baptême.

Mais la plus heureuse, la plus rayonnante de toutes ces physiognomies heureuses et rayonnantes, c'était, sans contredit, la douce figure de Thérèse, qui tenait dans ses bras son nouveau-né, tandis qu'une petite fille de deux ans mettait en œuvre ses plus charmantes gentilleses pour obtenir de voir et de baiser son frère. Emile, la joie dans le cœur, considérait ce tableau touchant et bénissait Dieu, car il se sentait le plus heureux des hommes.

Cependant les convives quittaient la table pour venir entourer Emile et sa famille, et parmi les convives se trouvaient, comme on l'a déjà vu, plusieurs de nos anciennes connaissances, entre autres François Muller, qui, tout en se réjouissant du bonheur de la famille Dorvilliers, soupirait et désirait pour lui-même un pareil bonheur, non sans regarder Joséphine, venue à la noce de sa sœur, et dont on ne pouvait voir, sans admiration, la beauté délicate et la tournure élégante.

“ Mon Dieu! se disait François, mon Dieu! que l'on serait heureux de donner à une si charmante créature sa fortune et son nom. Combien la vie me serait douce si jamais, après mon travail de la journée terminée, je trouvais chez moi, en rentrant, cette adorable personne dont un sourire me délasserait et me paierait au centuple de mes fatigues! Je ne voudrais point lui laisser le temps de former un désir; je voudrais satisfaire jusqu'à ses moindres caprices, et l'entourer du bien-être et du luxe dont elle est si digne! Je le sens; la fortune que j'ai acquise, la brillante position que j'ai obtenue par mon association avec mon ancien patron, tout cela ne suffit point pour me

rendre heureux. Il me faut un bonheur d'intérieur; il me faut aimer et être aimé!... Oh! si mademoiselle Joséphine pouvait lire dans mon cœur! si elle consentait à me donner sa main!...

—A quoi donc rêvez-vous donc là, mon ami, demanda Emile à François qui, dans sa préoccupation, oubliait de passer avec les autres convives dans la salle à manger.

—J'envie le sort de monsieur Georges

—N'est-ce pas qu'il est heureux?

—Oui! reprit François, bien heureux! et je donnerais mon sang et ma vie pour obtenir un bonheur semblable.”

Emile regarda François et lut dans les yeux de ce dernier ce qui se passait dans son cœur. Il lui tendit la main et la lui serra affectueusement.

“ Mon Dieu! pensa François, il ne repousse point mes prétentions. Tant de bonheur me serait-il réservé! et n'est-ce point un rêve impossible que je forme!”

Vous comprenez sans peine combien le dîner lui parut long, et avec quelle impatience il attendit qu'on se levât de table pour reprendre avec Emile l'entretien dont il venait de lui faire l'ouverture. Enfin on regagna le salon, et les convives se répandirent dans le jardin. Alors Emile passa son bras sous le bras de François.

“ Emile, lui dit François, vous savez que, depuis un an, je suis associé, pour un sixième, dans la maison de banque de mon patron.

—C'est un bonheur dont je me réjouis d'autant plus que vous le méritez et que vous vous l'êtes acquis par votre intelligence, votre probité et votre travail.

—Merci de ces paroles d'estime et d'affection; car j'ai bien besoin qu'elles m'encouragent à continuer ce que j'ai à vous dire. Emile, pensez-vous que je puisse rendre heureux une femme en l'épousant?

—Je ne connais point de femme qui ne dût s'estimer heureuse et fière de votre choix.

—Et si je vous priais de devenir mon intermédiaire entre moi et une jeune personne que j'aime, le voudriez-vous?

—Sans hésiter et avec empressement.

—Quand bien même cette jeune personne serait votre sœur ?

—Alors, François, je prendrais vos deux mains dans les miennes comme je le fais, et je vous embrasserais comme en ce moment. Je vais annoncer sur l'heure à Joséphine cette bonne nouvelle.

—Non pas ce soir, mon ami, pas au milieu de cette fête ; attendez à demain. Maintenant j'ai peur. Si je perdais aujourd'hui et tout à coup l'espérance que vous venez de me donner, cela me tuerait, je le sens ; jamais je n'aurais la force de supporter un pareil coup. Demain seulement, Emile, demain seulement. Car, voyez-vous, je ne me dissimule point que j'ai trente-trois ans, tandis que mademoiselle Joséphine n'en compte que dix-huit... Et puis, à défaut de jeunesse, peut-être exigerait-elle des manières plus élégantes et moins simples que les miennes.

—Vous êtes un enfant, François ! Mettez de côté cette modestie excessive. Demain matin je causerai avec Joséphine, et j'irai vous porter de bonnes nouvelles."

François Muller serra de nouveau la main de son ami, et ne cessa plus de la soirée de s'occuper de Joséphine, de la suivre du regard et de demander à Dieu de lui rendre favorable le cœur de cette jeune fille.

Cependant, tandis que cela se passait au salon, Georges et son beau-frère se promenaient dans le jardin.

"Ainsi, disait Georges à son ami, tu ne souffres plus des sacrifices que tu as si courageusement faits à ton devoir ? Tu as trouvé la récompense de ta noble action dans cette action elle-même.

—Oui, Georges, reprit Emile, oui, j'ai rencontré dans Thérèse un ange qui me fait bénir Dieu et la vie, à chaque instant de la journée. Certes, j'ai bien souffert en renonçant à l'amour que j'éprouvais pour Sara ; certes, il m'a fallu du courage pour me maintenir jusqu'au bout fort et courageux. Les premiers mois de mon mariage m'ont été d'autant plus pénibles qu'il me fallait cacher soigneusement mon chagrin au regard de ma femme et lui sourire quand j'avais la mort dans le cœur. Mais la bonté de Thérèse, l'affabilité de son caractère, sa douceur à supporter même les emportements que le chagrin arrachait à mon caractère, rendirent peu à peu ma tâche moins pénible... Et puis je devins père, Georges, et la paternité acheva de compléter ma guérison. Non pas, Georges, que j'aie oublié, que j'oublie jamais le souvenir de la noble Sara ; non, mon ami, mon âme gardera toujours précieusement ce souvenir, mais sans regret. Quel regret pourrais-je conserver, mon Dieu, quand

ma jolie Thérèse présente à mes baisers ma charmante petite fille qui me fait tressaillir de jubilation en me disant de sa douce voix : "Père ?" Comment ne serais-je pas heureux en voyant Thérèse penchée sur le berceau de mon fils ? Devant les grands et solennels devoirs de la paternité, les passions, mon ami, se taisent, ou plutôt elles prennent un caractère saint et dégagé des liens vulgaires et douloureux. Qu'aurais-je à désirer, mon Dieu ? Mon commerce prospère au-delà de toutes mes prévisions ; la fortune de ma femme, grâce à tes bons soins et à ceux de ton père, grâce aux renseignements et à l'aide que je vous ai dus à tous les deux, s'est trouvée considérable. Qu'aurais-je donc à désirer, je te le répète, puisque te voilà mon frère, toi, mon meilleur et mon plus cher ami ? Julie n'est-elle pas heureuse avec son mari, homme d'une exacte probité ? .. Enfin, je puis te le confier, François Muller vient de me demander la main de Joséphine.

—Voilà pour nous deux une heureuse nouvelle, Emile. Je ne saurais te dire combien j'estime cet homme, qui a su se tirer des derniers rangs de la société et arriver aux premiers. Pour opérer un pareil miracle, il faut bien de l'intelligence et du courage !"

Pendant qu'ils parlaient ainsi, Blanche vint à son mari, et passant son bras sous le bras de Georges :

"Fi ! mon frère, dit-elle, c'est bien mal à vous d'accaparer pendant un grand quart d'heure mon mari que j'attends pour danser. Vous feriez bien mieux d'aller offrir la main à Thérèse, tandis que mon beau-frère amène à notre quadrille conjugal ma chère Julie. Mais qui donc complètera ce quadrille ?

—Ce sera moi, dit le président avec gaieté ; moi, s'il vous plaît, malgré mes soixante-dix ans ; je choisis pour danseuse madame votre mère."

Des applaudissements accueillirent ces paroles ; monsieur Valentin vint présenter à la vieille dame une main dans laquelle madame Dorvilliers mit la sienne en riant. La contredanse commença, et le bal finit avec elle.

Tandis que chacun s'éloignait, François s'approcha d'Emile :

"Je n'ai pas oublié la promesse que je vous ai faite, mon ami, lui dit tout bas ce dernier ; je tiendrai ma parole et vous recevrez demain matin de bonne heure ma visite. J'espère avoir d'heureuses nouvelles à vous apporter.

—Dieu vous entende ! mon cher Emile."

Tous les deux se donnèrent la main et se séparèrent.

Le lendemain matin, Emile, fidèle à la promesse qu'il avait donnée à

François, se rendit près de sa sœur Joséphine, qu'il trouva levée et s'occupant de sa toilette.

"C'est bien à vous, mon frère, lui dit-elle, de venir de si bonne heure me faire visite, vous dont je suis éloignée depuis trois ans et dont l'absence m'est si pénible."

Et elle présenta son front aux baisers de son frère.

"Je viens pour causer avec toi et te parler d'affaires... presque sérieux."

—D'affaires sérieuses ! Mon Dieu, mon frère, vous me causez une frayeur véritable ! Des conversations sérieuses, des affaires sérieuses à moi ! Eh ! mon Dieu ! ce sera donc pour la première fois de ma vie ! En quittant le château, je ne m'attendais certes pas aux graves événements qui devaient m'arriver ici.

—Quitte ce ton frivole et ces petites manières précieuses qui ne sont point de saison pour ce que je vais te dire.

—Allons, ne vous fâchez point mon frère, me voici toute à vous ; je laisse, sans l'achever, ma coiffure à demi terminée, et je ne m'occupe plus de cette boucle que je ne puis parvenir à disposer convenablement... à moins que vos communications officielles n'exigent, pour être écoutées, que je sois en grande toilette de rigueur. Alors je vous prierai de me laisser quelques instants et de m'envoyer Barbe, qui remplira près de moi, du moins mal possible et avec ses grosses mains calleuses, les fonctions de camériste.

—Laisse là toutes ces folies, ma chère Joséphine, interrompit Emile en prenant la petite main blanche de sa sœur, et tâche de m'écouter raisonnablement, si la chose t'est possible... Te voici en âge de te marier..."

—Vraiment, mon frère ! je n'y avais pas encore songé, répliqua-t-elle en rajustant dans la glace l'opiniâtre boucle de cheveux qui ne voulait pas se disposer convenablement.

—Eh bien ! d'autres y songent pour toi, et je viens te proposer un mari.

—Oh ! mon Dieu ! fit-elle avec une terreur moqueuse, j'espère bien que ce n'est point un de ces grands lourdeaux qui s'obstinaient hier à me faire danser, et qui portent des chaussures de bals presque aussi lourdes que des souliers de paysans. Voudraient-ils par hasard m'honorer du titre de leur première fille de boutique et me donner une place à leur comptoir, entre une paire de balances et une livre de chandelles ?

—Rassure-toi, le futur dont je te parle habite Paris.

—Voilà qui me rassure un peu.

—Sa position est honorable et sa fortune aisée.

—Et il se nomme ?...

—François Muller."

Joséphine partit d'un grand éclat de rire et retomba sur son fauteuil sans pouvoir mettre un terme à ce bruyant témoignage d'hilarité.

"François Muller ! répéta-t-elle quand il lui fut possible de parler ! François Muller ! oh ! la bonne, la délicieuse plaisanterie, mon frère, et que je vous sais gré d'être venu m'éveiller avec des idées aussi facétieuses ! François Muller le mendiant ! François Muller le protégé de monsieur Delloye.

—Oui, François, l'ami du docteur et le mien ! oui, François, non point le mendiant, comme vous dites, mais François l'associé d'une riche et célèbre maison de banque ; François l'homme probe et intelligent qui a su s'élever à une position brillante et se faire une riche fortune.

—Voyez-vous, continua Joséphine sans écouter son frère, sans prendre garde au mécontentement qu'exprimait son visage, voyez-vous avec quel empressement la marquise ma marraine et Marie ma campagne me l'liciteraient de mon mariage, le jour où je leur présenterai mon mari, en leur disant : "Ce gros courtaud dont la tournure est si lourde, dont les pieds sont de si vaste dimension, c'est mon mari ! Ses traits peuvent ne point vous être inconnus, car il est possible que vous l'ayez rencontré mendiant, il y a quelques années, sur la route de votre château."

—Joséphine, répliqua Emile d'un ton sévère, trêve de ces plaisanteries inconvenantes. Je redoutais pour vous les résultats de l'éducation brillante et fautive que vous avez reçue près de votre marraine, mais, je l'avoue, quelque loin qu'allassent mes prévisions, elles n'approchaient point de la réalité ! Quoi ! Joséphine, quelques années passées loin de votre famille ont-elles pu vous abuser au point de vous faire oublier la réalité de votre position ? Tu parles en grande dame, ma pauvre enfant, et tu n'es que la fille et la sœur d'humbles marchands qui vivent du travail de leurs mains, trop heureux quand, à force d'économie et de peine, ils peuvent mettre en réserve quelques modiques sommes pour la dot d'une jeune folle comme toi.

—Mon Dieu, mon frère, je ne vous demande ni ces économies, ni ces peines, ni cette dot ; peut-être serai-je assez heureuse pour rencontrer un jour quelqu'un qui consente à m'épouser sans vous demander tant de sacrifices et sans avoir les pieds aussi gros que monsieur François Muller !

—Tu ne peux comprendre tout le chagrin que me valent tes paroles et les inquiétudes qu'elles me causent pour l'avenir. Mets de côté ces folles

bouffées d'amour-propre et réfléchis sérieusement à ce que t'ai dit ; je te laisse jusqu'à demain pour me donner une réponse.

—Ce délai, mon frère, est inutile ; ma réponse sera demain ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle ne cessera jamais d'être : un refus complet, absolu, sans restriction."

Emile, plus triste encore que mécontent, sortit de la chambre de Joséphine et se rendit près de Georges auquel il fit part de l'entretien qu'il venait d'avoir avec sa sœur. Georges partagea toute l'inquiétude et le chagrin de son beau-frère.

"Sans doute, dit-il, Joséphine est charmante, mais, de nos jours, la beauté n'est point une dot, surtout la beauté qu'accompagnent une éducation imprudente et l'habitude du luxe. Elle aurait trouvé près de François l'existence qu'il lui fallait et les moyens de satisfaire ses goûts pour le plaisir et le faste. Insensée ! elle préfère à ce bonheur réel et positif la situation précaire dont elle jouit près de sa marraine ! Je vais aller la trouver, Emile, et peut-être saurai-je la ramener à la raison."

Emile donna son assentiment à cette nouvelle démarche, sans en rien espérer toutefois.

"Venez-vous aussi me proposer un mari, mon cher Georges ? dit Joséphine en voyant entrer chez elle son beau-frère.

—Je viens du moins vous parler de celui que vous refusez.

—Vous voulez donc me faire vous compter parmi mes plus grands ennemis, Georges ; car, je vous le proteste, aucun sujet d'entretien ne peut m'être plus désagréable que celui dont vous voulez me harceler.

—Mon amitié pour vous, Joséphine, me donnera le courage de braver ce mécontentement. Songez-y bien, petite sœur, la fortune s'offre à vous, non pas aussi dorée que vous vous l'avez faite dans votre brillante imagination, mais sûre, mais durable, mais sans rien d'éphémère. Croyez-m'en : ne sacrifiez pas cette réalité au désir de garder plus longtemps, chez votre marraine, la position dont vous y jouissez, et qui n'est après tout que fort subalterne. Il vaut bien mieux, Joséphine, devoir à un mari son bonheur, un bonheur franc et réel, qu'une équivoque hospitalité reçue chez des étrangers. Vous reprochez à François l'aumône qu'il accepta jadis de votre frère ; examinez les choses d'un peu près, et vous serez toute surprise de reconnaître que votre marraine vous fait à peu près l'aumône. Je crains qu'un jour, peut-être, ceux qui vous prodiguent leurs tendresses imprudentes vous les reprochent amèrement. François sort d'une famille pauvre et obscure,

cela est vrai, mais où trouverez-vous des sentiments plus élevés, un cœur plus noble, un caractère plus digne d'être honoré et d'être aimé ?

A continuer.

—o—

LE DOCTEUR TRIFONE.

A mon ami Aug. Durieu.

Largement payé de son indiscretion, Paolino continua à filtrer le *bol de Palestine*, pendant que Sir William se dirigeait vers la porte de Capoue.

Un seul détail d'intérieur donnera une idée de la moralité du cabinet Bambinelli : les cuillers et les fourchettes de l'établissement sont attachés aux tables par de petites chaînettes de fer ; le service est en plomb, et le vitrage des fenêtres a été remplacé par une application de toile métallique, tissée de façon que tout en laissant filtrer le jour elle serve de rideau à la devanture.

Au moment où sir William posait le pied sur le seuil de ce bouge, une voix fraîche et vibrante de mezzo-soprano scandait, au milieu des bravos et des éclats de rire, le refrain d'une chanson plus que libre.

Sir William entra résolument, et profita de l'attention que la foule prêtait à la chanteuse pour chercher le docteur.

Paolino ne s'était pas trompé.

Trifone était assis à une table, en face d'une sorte de colosse noir, qu'à son costume et à ses mains, sir William reconnut pour être un mécanicien de la marine anglaise.

Une bouteille cerclée de jones, deux gobelets et des cartes posés sur la table. Une courte pipe de terre rouge fumait entre les lèvres du docteur qui semblait étudier, avec l'attention d'un chevalier du lansquenet, le jeu que venait de lui servir son partner.

Les deux joueurs annonçaient leurs cartes en anglais.

Sir William levait déjà un doigt pour toucher l'épaule de Trifone, lorsqu'une réflexion l'arrêta. Il prit dans son carnet une carte de visite au bas de laquelle il écrivit quelques lignes, et il attendit tranquillement pour agir que la partie fut terminée.

Le mécanicien venait de perdre une trentaine de caval, que le docteur empoignait avec une satisfaction véritable, lorsque la carte du gentleman tomba sur la table. Le docteur la prit délicatement entre le pouce et l'index, et l'approcha de la chandelle pour la lire plus à son aise ; quand il eut terminé, une grimace de mauvais humour contracta les muscles de son visage, et ses lèvres grommelèrent un juron étouffé.

"Sir William Webster ! dit-il en s'adressant au jeune homme.

Le gentleman s'inclina sans répondre autrement.

Trifone arrêta sur lui un regard curieux ; un sourire railleur, releva l'angle gauche de sa bouche, et, frappant du poing sur la table :

"Un gobelet propre, Matta !"

Une maritorne en jupon court posa sur la table le gobelet demandé.

Trifone le remplit jusqu'au bord de vin de Romagne, et, le présentant à Sir William :

"Votre honneur voudra bien accepter le vin de l'hospitalité," dit-il en observant la contenance du gentleman.

Sir William comprit sa pensée, et, dissimulant adroitement ce que sa fierté avait souffert de cette familiarité, il prit le gobelet et le vida d'un seul trait.

"Merci, dit le docteur dont le visage s'éclaira d'un sourire de triomphe.

—Maintenant, reprit sir William, veuillez écouter votre hôte, docteur."

Trifone se rapprocha du jeune homme.

"Vous devez avoir des choses graves à me dire, monsieur, pour être venu me chercher ce soir à la porta Capuana; et maintenant, je ne pense pas que vous teniez à ce que ces choses se disent à l'osteria Bambinelli.

—Vous dites vrai, docteur," fit William en souriant.

Trifone prit sur un banc son chapeau galonné et son manteau écarlate, et, passant son bras sous celui du gentleman, il l'entraîna au dehors.

Dix minutes après, les deux hommes entraient dans une jolie maison de la Piazza Reale, et Trifone introduisait son client dans un magnifique cabinet de travail, tout tendu en tapisseries de Beauvais et meublé en ébène sculpté.

—Où sommes-nous-nous donc? demanda sir William, en regardant autour de lui avec un étonnement naïf.

—Vous êtes chez moi, dit Trifone, et vous pouvez parler en toute assurance; personne ne viendra nous déranger."

William prit le siège que lui offrait le docteur, et reprit après une légère hésitation:

"Vous avez reçu aujourd'hui une lettre de lady Stanley?"

—Oui, monsieur; lady Stanley, m'a prié de passer demain à midi à l'hôtel Vittoria.

—Vous rendrez-vous à cette invitation, docteur?"

—Certainement, fit Trifone surpris; je n'ai aucun motif pour refuser les soins qu'elle réclame de moi.

—Tenez, monsieur, continua sir William, je veux vous parler franchement: je ne vous dirai pas que j'ai une entière confiance dans votre talent comme médecin, mais je crois sincèrement que vous n'êtes pas un homme ordinaire, et que votre esprit et votre cœur sont au-dessus du personnage que vous jouez.

"Depuis trois ans, c'est-à-dire depuis l'époque de son voyage, lady Stanley est frappée de l'idée qu'elle a une maladie de cœur mortelle, et cette pensée, impurement névralgiques, mine sourdement son existence. Vous connaissez assez bien, je n'en doute pas, notre caractère national, souvent excentrique et bizarre, pour comprendre les conséquences de cette triste monomanie.

"Après avoir pris les premiers médecins de Londres, lady Stanley est allée en France et en Allemagne pour consulter les plus illustres praticiens; les uns l'ont traitée pour un anévrisme, les autres pour une hypertrophie ou une péricardite; tous se sont trompés, mais tous lui ont ordonné un traitement différent, de sorte que cette organisation si vigoureuse et si forte s'est altérée peu à peu, et que les symptômes les plus alarmants se sont déclarés depuis quelque temps.

(A continuer.)

Décisions Judiciaires concernant les Journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle est payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

DURANT L'ORAGE.

Il ne faut pas fermer hermétiquement les croisées, comme cela se fait généralement, à l'approche d'un orage accompagné d'éclairs et de coups de tonnerre, mais les laisser assez entr'ouvertes pour donner libre passage au fluide électrique, s'il venait à frapper votre demeure. Il ne faut pas non plus se tenir devant les croisées, ni dans les couloirs, ni devant la cheminée pendant un orage.

Si vous êtes surpris au dehors, tenez-vous au milieu de la route, à égale distance des arbres des deux côtés. Si c'est dans un champ restez-y. Si c'est en voiture et que votre cheval prenne peur aux coups de la foudre, descendez, et en le tenant par la bride, tournez-le du côté opposé à celui d'où vient l'orage. Et, en quelque lieu que vous soyez, résignez-vous à être trempé jusqu'aux os, plutôt que de chercher un abri dangereux.

LA PREMIERE PERRUQUE.

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, perdit, à la suite d'une cruelle maladie, tous ses cheveux. Ce désagrément lui fut d'autant plus sensible qu'il venait tout récemment d'être fiancé à la belle princesse Isabelle de Portugal. Pour dissimuler autant qu'il lui était possible sa calvatie, il se couvrit la tête d'une petite calotte noire. Mais ce couvre-chef ne l'empêchait pas d'être fort laid et n'empêcha pas la princesse de s'en apercevoir.

Le duc, le lendemain de ses nocces, était d'une tristesse mortelle.

Un prélat qui était en grand crédit à la cour prit sur lui de lui en demander la raison.

"Seigneur, lui dit-il, votre bonne ville de Bruxelles est inconsolable du chagrin de Votre Altesse. N'aurions-nous aucun moyen de l'adoucir?"

—C'est impossible! répondit Philippe; mon mal est incurable et cependant... n'aurais-je pas donné pour être aimé de mon épouse?"

Le prélat ne perdit pas tout espoir. Voulant conserver la faveur du duc, il proposa un prix élevé à celui qui découvrirait un moyen de dissimuler la calvatie.

Au bout de quelque temps, un étranger demanda à être introduit auprès de lui. Il lui présenta un bonnet recouvert d'une blonde et longue chevelure aussi naturelle que si elle eût poussé sur une tête humaine.

A la vue de ce chef-d'œuvre, le prélat poussa un cri de joie. "Ton nom?" dit-il vivement à l'étranger, ton nom excellent homme?"

—Pierre Lorchaut, monseigneur, barbier domicilié à Dijon."

Le soir de ce jour mémorable, Philippe donna aux habitants de Bruxelles un superbe bal où il se montra la tête converti d'une bello perruque blonde. L'histoire ne dit pas si la duchesse Isabelle en conçut plus d'amour pour son époux. Mais qu'importe? En parcourant ce récit plus d'un lecteur, mettant la main sur sa tête, bénira la mémoire de Pierre Lorchaut.

VARIÉTÉS.

On devrait choisir les chefs d'orchestre parmi les jolies femmes, car elles ont toujours su, savent et sauront toujours, mieux que personnes mener les cœurs.... (chœurs.)

* * *

Une bonne histoire—et absolument vraie, ce qui ne gâte rien:

Dernièrement un curé des environs de Cambrai reçoit la visite d'une douzaine de paysans.

—M le curé, nous venons vous demander de faire une neuvaine à la Vierge.

—C'est très-bien, mes enfants.

—Oui, monsieur le curé, c'est pour avoir de la grêle.

—Vous voulez rire, mes enfants. C'est le contraire que vous désirez.

—Non, monsieur le curé. Il a fait si mauvais temps cette année que notre récolte est au trois quarts perdue. S'il y avait eu plus de grêle, nous serions tout à fait contents.

—Comment cela?"

—Monsieur le curé, nous sommes assurés contre la grêle!

M. le curé refusa de faire la neuvaine.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$0.50
Six mois..... 0.25
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170½ rue Sparks, Ottawa.